

La plupart des encyclopédies aujourd'hui existantes me semblent être régies par les principes contenus dans les deux premières leçons du **Cours de Philosophie Positive**. Or si l'on s'y tient, elles enlèvent toute crédibilité encyclopédique au Projet AMELA et donc délégitiment ma présence parmi des producteurs d'encyclopédies. En effet nous ne nous proposons aucunement de constituer un patrimoine exhaustif des savoirs actuels dans ce qu'ils ont de plus général, ni de présenter un système autonome des connaissances humaines, envisagé dans toute son étendue et organisé suivant une seule et vraie classification rationnelle. De même nous ne partageons pas l'apriori comtien qui consiste à affirmer "que les phénomènes les plus simples, ceux qui se compliquent le moins des autres sont nécessairement aussi les plus généraux". Dès lors nous ne pouvons pas accepter sa conclusion méthodologique, à savoir que "c'est donc par l'étude des phénomènes les plus généraux ou les plus simples qu'il faut commencer... car cet ordre de généralité ou de simplicité déterminant nécessairement l'enchaînement rationnel des diverses sciences fondamentales par la dépendance successive de leurs phénomènes, fixe ainsi leur degré de facilité".

A l'opposé de cet essentialisme positif, encore si présent dans l'encyclopédisme, nous constatons dans les développements concrets des sciences naturelles, l'apparition du complexe au sein du simple chaque fois que l'analyse progresse et s'approfondit ainsi que la multiplication d'ordres de généralité et de systèmes d'organisation du savoir qui rendent difficilement acceptable la prétention de validité unique d'un seul d'entre eux. Contrairement aux Encyclopédies du 18^{ème} siècle - écrivions-nous dans le fascicule **Matériaux théoriques** publié en 1984 - nous ne pouvons plus nous référer aux promesses du savoir positif, que ce soit celui de la science ou celui que recèlent les pratiques artisanales. Contrairement aux membres du Cercle de Vienne, nous ne pouvons nous fier aux promesses de la dynamique propre de la rationalité, telle que la manifestaient les développements révolutionnaires en physique, en mathématique, en logique. Mais surtout nous ne pouvons plus croire à l'universalité d'un progrès de la civilisation, de la science ou de la technique qui nous permettrait de reconnaître dans tel ou tel développement particulier la traduction d'une vérité qu'il revient d'annoncer.

L'époque est celle de la fin des certitudes et des grands systèmes qui les fondaient. Les vastes modèles du progrès scientifique, de l'évolution technique, du développement social ne sont plus que des images naïves qui peuvent encore servir à rassurer mais non plus à déchiffrer ou à expliquer. Pourtant la question n'est pas tellement aujourd'hui de proclamer que les vulgates technicistes, scientistes ou marxistes ont perdu toute crédibilité. La question est de contribuer aux conditions qui permettent d'apprendre à penser, à comprendre, à agir sans leur aide.

Il ne s'agit pas pour autant de proposer des critères indiscutables d'évaluation, des éléments définitifs de choix. Bien au contraire, ce que vise le Projet AMELA ce n'est pas d'apprendre à penser les moyens adéquats pour parvenir à une fin universellement reconnue, mais à penser à la fois les moyens et les fins, à considérer les développements scientifiques, techniques et sociaux comme objets d'évaluation, à problématiser et à appréhender en situation ce qui s'est jusqu'ici présenté comme **décontextualisé**, hors du temps et de tout espace concrets et sous les espèces du définitif et de l'universel.

Cette émergence du "savoir en contexte" qui ne saurait être réduite à la prise en considération des conditions sociales de la production du savoir nous renvoie à la spécificité amérienne du projet. AMELA, acronyme d'Aire méditerranéenne et latino-américaine, est un pari qui repose sur deux hypothèses : l'une de nature géopolitique, l'autre socio-économique. La première prétend que l'immobilisme actuel - que la crise n'a fait que radicaliser et porter à la limite du supportable - est la conséquence des deux grands antagonismes mondiaux - Est-Ouest et Nord-Sud - et que ceux-ci, en raison de leur opposition/complémentarité, sont les responsables de la paralysie de tous les processus de changement aussi bien au niveau national qu'international. La seconde soutient que la mondialisation des relations économiques et la planétarisation des processus sociaux ne permettent plus aux différents pays de se penser en termes propres ou strictement de nation et n'ont fait qu'aggraver les déséquilibres entre les zones et les pays au-delà du seuil tolérable, ce qui constitue un risque pour le futur de l'humanité. Le contenu d'un tel pari c'est la création d'aires de nature **écoculturelle** qui instaurent une multipolarisation de la réalité mondiale et y introduiraient des facteurs de mobilisation et de dynamisme qui permettraient aux pays composant chacune d'elles de retrouver leur identité spécifique. Pour que ces aires puissent accomplir une telle fonction sans être fagocitées par les deux grands géants, elles doivent réunir bien évidemment toute une série de conditions qu'il n'y a pas lieu d'énumérer ici.

Le pari d'AMELA est de penser que les pays de la Méditerranée et de l'Amérique latine peuvent constituer une aire écoculturelle. Et pour ce, il s'est doté d'une série d'instruments : associations AMELA dans différents pays, Fondation internationale et un long etc. parmi lequel il faut situer le Projet Banque de Données et Encyclopédie de l'aire amélienne. Il ne s'agit pas bien entendu, de fabriquer une machine de guerre ni de revendiquer un savoir amélien qui serait l'expression du véritable savoir, mais de considérer au contraire la science et la technique à la fois dans leurs multiples processus possibles et dans leur devenir spécifique et ce dans le contexte de nos pays qui forment un ensemble en même temps hétérogène et unitaire. Sciences et techniques en devenir car si s'un côté nous assistons à l'effondrement des grands systèmes interprétatifs et à l'obsolescence chaque fois plus rapide des "dernières" découvertes, de l'autre nous sommes aussi témoins d'une extraordinaire émergence d'analyses, de travaux et d'expériences, certes hétéroclites et disparates mais qui nous situent dans un paysage complexe et déjà structuré par une multitude de problèmes, d'hypothèses, de tentatives nouvelles de conceptualisation. Sciences et techniques en devenir qui enlèvent du même coup tout sens à la production d'un agrégat supplémentaire de ces savoirs universels qui comme nous le voyons ne nous servent plus aujourd'hui. Sciences et techniques en contexte qui mettent en relief d'une part la nécessité de soumettre à analyse, tant dans une perspective exogène qu'endogène, les processus de production scientifique et technique, et, d'autre part, l'importance décisive d'une appropriation adéquate, individuelle et collective, de leurs modalités productives et des résultats de leur action. Devenir et contexte, comme deux dimensions inséparables d'un même comportement intellectuel qui, face au modèle unique de pratique scientifique et d'organisation sociale, postulent la valeur de justice de la diversité, la valeur libératrice du devenir, la valeur heuristique de l'utopie. Devenir et contexte comme deux approches, deux voies éventuelles pour aider nos pays à sortir de la crise.

José VIDAL-BENEYTO